

**Mercredi des cendres**

**Jl 2,12-18/2Co 5,20 - 6,2/Mt 6, 1-6.16-18**

---

Chers frères et sœurs,

Avant de demander au Seigneur de bénir ces cendres (dont nos fronts vont être marqués en signe de pénitence pour nous introduire dans ce temps de conversion et vivre fidèlement le jeûne, la prière et la miséricorde ; tout cela afin de parvenir avec une âme purifiée et dans la joie de l'Esprit Saint, à la célébration de la Pâque de son Fils), il me semble important de dire quelques mots aujourd'hui, comme l'an passé, à la suite de cette nouvelle série de terribles révélations.

Jusqu'à maintenant le cataclysme annoncé par notre évêque, Mgr Morerod, il y a deux ans, me semblait une bonne nouvelle, celle d'un grand nettoyage attendu. Même si je ne m'attendais pas à la révélation de tant d'ignominies, je n'avais alors même pas trop de compassion pour les disciples des idoles qui s'écroulaient de ceux qui se sentaient alors trahis.

Cette fois avec Jean Vanier, je ne regarde plus en spectateur la vague du tsunami, je me sens emporté avec elle. Je me suis toujours dit son disciple, depuis même avant mon entrée au monastère. Et je ne vois pas comment je ne pourrais plus l'être. Avant, mon vêtement seul était déchiré. Mais le Seigneur attend que ce soit mon cœur. Ça y est : l'ouverture est béante.

Ce temps de pénitence arrive pour moi à point nommé et rejoint aussi le deuil de notre cher et humble frère René. Oui, c'est le moment favorable : de jeûne, de larmes et de deuil ; le moment pour se couvrir de cendres dans le souvenir douloureux que nous sommes poussière et que nous y retournerons.

Cendres, poussière, glaise comme Adam. Le moment de l'humiliation pour nous rappeler en réalité ce que nous sommes et demeurons : poussière. Poussière comme le veau d'or que Moïse pulvérise. Nous sommes comme au milieu d'un champ de ruines, recouverts de la poussière des décombres qui nous entourent.

Tout semble recouvert d'une fine poussière gluante et dégoûtante, invisible, insidieuse, qui recouvre notre couche, qui se mêle à notre nourriture, qui nous bouche les yeux et nous empêche de respirer.

L'ampleur du désastre manifeste la taille de notre idolâtrie. Nous n'y voyons plus. Comment oser encore ouvrir la bouche si tant d'humanité perçue dans cet homme que nous aimions et qui nous a guidé peut, elle aussi, receler de tels mensonges ? Comment parler ?

Mais tant de peine demande consolation. La consolation mutuelle de pleurer ensemble, de jeûner ensemble, de supplier ensemble. Nous avons encore plus besoin qu'avant de notre proximité mutuelle, besoin de nous faire confiance non pas parce que nous serions infaillibles justement, mais dans le soin mutuel, dans la conscience des fragilités qui nous habitent tous.

« Lui aujourd'hui, moi demain » disait un père du désert en larme devant un frère qui avait chuté. Nous avons besoin de nous entraider pour nous relever mutuellement, sans cesse. « Lui aujourd'hui, moi demain ! »

Nous avons besoin de l'Église : non pas de son triomphe, mais de sa maternelle sollicitude. Elle nous apprend depuis toujours que Dieu se donne à travers les hommes pécheurs quels qu'ils soient. L'Église

n'est pas une idole, mais un sacrement : instrument quelconque qui permet à Dieu de se donner à nous. Dieu passe partout, même à travers des hommes misérables. Et le bien qu'il fait, lui demeure ! Oui, l'amour ne passe pas.

Toutes les œuvres de miséricorde que Dieu a réalisées à travers les hommes demeureront. Le bien que Jean Vanier nous a fait reste. La ruine n'est que celle de nos constructions à nous, de nos idoles, de nos rêves et de nos fiertés, celle de notre jugement, même positif. Comme si nous avions des compétences pour décerner des prix d'excellence !

Pourquoi dire que cet homme est bon... comme s'il ne pouvait plus faire de mal à personne ? Certes il m'a fait du bien. Mais, *Dieu seul est bon...* Jésus nous l'a dit. *Tous, ils sont dévoyés, tous ensemble pervertis : pas un homme de bien, pas même un seul !* nous font répéter les psaumes (Ps 13, 3 et 52, 3).

Dieu le sait bien mais, lui, il sait passer, même à travers notre péché et nos mensonges ! Le scandale peut être vu de l'autre côté. Non pas comme le triomphe du mal, mais comme celui du bien. Dieu veut vivre sa bonté à travers nous, aussi pervers que nous puissions être ! Dieu ne désespère jamais ! Savons-nous l'attendre chez l'homme que nous méprisons ou condamnons ? Savons-nous l'attendre de nous-mêmes ? Et plus encore, mystère incompréhensible que contemple saint Paul devant les Corinthiens : Savons-nous regarder l'homme identifié au péché, condamné, crucifié comme celui qui en réalité est mon Sauveur ?

Nous avons besoin enfin et surtout de nous retrouver devant Lui, Dieu qui seul est saint ! Il ne supporte pas notre idolâtrie, car il veut nous rencontrer nous-mêmes au plus profond, dans le secret de notre cœur malade. Là où rien n'est clair, rien n'est évident, tout est bougeant, mouvant sinon Lui, Le Père ! Nulle couche qui ne soit recouverte d'une pellicule gluante ; nulle nourriture que la poussière ne rend dégoûtante, nulle lumière qui ne soit obscurcie, nul air respirable. Notre Père est là dans le secret, au plus secret. Lui seul est notre repos, notre nourriture, notre lumière et notre souffle.